

THÉRÈSE DESPONTS

Automne Fayette



Thérèse Desponts

Automne Fayette

© Thérèse Despôts, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-8412-4

Couverture : ©Stessy Jappont

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

DE LA MÊME AUTRICE

Aux Éditions Maïa

AVANT L'ARMURE, Roman.

Décembre 2023, ISBN : 978 238 4 418 619

*Pour Juliette,
Et pour toutes celles qui ont eu, un jour, à décider de leur vie.*

« J'ai souvent éprouvé un sentiment d'inquiétude, à des carrefours. Il me semble dans ces moments qu'en ce lieu ou presque : là, à deux pas sur la voie que je n'ai pas prise et dont déjà je m'éloigne, oui, c'est là que s'ouvrirait un pays d'essence plus haute, où j'aurais pu aller vivre et que désormais j'ai perdu. »

L'Arrière-pays,

Yves Bonnefoy, 1973.

Si tu veux faire rire Dieu, parle-lui de tes plans.

Proverbe russe

PREMIÈRE PARTIE

L'AUTOMNE

1.

Dimanche 31 août 1986, fin d'après-midi. Rue Ligier, Bordeaux.

« Putain, que c'est lourd ! » s'exclama Automne en lâchant le carton de livres sur le plancher de bois foncé de sa chambre de la cité universitaire Ligier, la seule située en centre-ville et réservée aux jeunes filles, qu'elle retrouvait pour sa troisième année à Bordeaux.

Sans prendre le temps de souffler, elle ouvrit immédiatement le carton et en tira un premier gros livre rouge vermillon, encore emballé de plastique, sur lequel un autocollant criard stipulait : « *Code du travail, nouvelle édition 1987, à jour de la dernière loi du 3 juillet 86.* »

Automne sourit à la vue du macaron qui anticipait sans vergogne la réalité du calendrier. En fait de 1987, on était toujours en 1986 et il n'était vraiment pas certain que la loi supprimant l'autorisation administrative de licenciement soit effectivement la dernière votée pour cette année en matière de droit du travail ! La droite, de retour aux affaires depuis juin, avait vraiment l'intention d'agir vite et de faire, en la personne de Philippe Seguin, nouveau ministre des Affaires sociales et de l'Emploi, de bons gros cadeaux au principal syndicat patronal qui criait famine depuis cinq ans.

Cette année, enfin, Automne allait pouvoir étudier ce droit qui lui plaisait tant « celui de la vraie vie » lui avait murmuré sa prof de droit civil en mai dernier, lorsqu'il lui avait fallu choisir ses futures options pour l'année de licence. Le droit du travail n'était pas précisément l'option la plus courante pour qui, comme elle, souhaitait devenir magistrate, mais pour rien au monde elle ne passerait à côté de ce droit si utile, tant pour elle que pour ses amis souvent confrontés dans leurs jobs d'étudiants à des contrats de travail improbables. Et encore, lorsqu'ils en avaient un, c'était déjà la fête.

Cette année, elle se le promet solennellement en déchirant le plastique du Code et en le rangeant à côté des autres volumes des années passées, plus question pour elle de travailler au noir. C'est exactement pour ça qu'elle faisait du droit, se dit-elle, parce que ça rendait plus fort.

Elle sourit un instant en contemplant l'alignement des Codes rouges, épais,

majestueux, magistraux trouvait-elle, mais qui lui coûtaient chaque année une blinde !

Elle avait eu honte en première année, et n'avait pas osé dire que son premier Code civil, le Dalloz de 2 998 pages, édition 1985, était le cadeau d'anniversaire de ses grands-parents pour ses dix-huit ans. Pourtant, il avait compté ce cadeau. C'était facile, il avait été le seul pour cet anniversaire-là. *Heureusement que je suis née en octobre, songea-t-elle.*

Pour leurs dix-huit ans, la plupart des filles de sa promo avaient passé leur permis de conduire et reçu une petite voiture qu'elles alignaient toutes fières sur le parking de la fac. Les mêmes savaient déjà qu'elles auraient au minimum le rituel collier de perles et un carré *Hermès*, pour leurs vingt ans. Quel ennui, quelle tristesse, quelle sécurité, pensait Automne en les voyant. Mais pourquoi est-ce que ça lui faisait tellement envie et pitié à la fois ?

En ce dimanche 31 août 1986, Automne retrouvait sans joie, sans crainte non plus, une ville qui l'avait d'abord effrayée, engloutie, exclue presque, la première année tant les codes des étudiants issus de la bourgeoisie bordelaise lui étaient étrangers. Progressivement, elle s'était sentie un peu plus accueillie, adoptée par cette ville qu'elle avait apprivoisée grâce aux longs dimanches passés à longer les quais noirs, à remonter les rues vides en quête d'un tabac disposant d'une photocopieuse en libre-service qui aurait été miraculeusement ouvert. La photocopieuse de la gare Saint Jean était en la matière une bénédiction, mais, malheureusement, elle était souvent hors-service.

À son arrivée en septembre 1984, Automne ne parlait pas beaucoup avec les autres résidentes de la rue Ligier. La plupart étaient en classes préparatoires : c'étaient des bûcheuses, des grosses têtes qui dès cinq heures du matin faisaient résonner l'étage du bruit continu de l'unique douche qu'elles occupaient à la queue leu leu. Automne avait de la chance, sa chambre située tout au bout du couloir était relativement silencieuse. En contrepartie, tout l'étage était informé de ses propres trajets vers les sanitaires, bruits de pas et de chasse d'eau inclus.

La douche prise au petit matin concernait deux catégories bien distinctes d'étudiantes qui ne se croisaient qu'à ce seul moment de la journée : d'un côté les vraies lève-tôt, réveil mis à partir de quatre heures trente, dîner au restau U dès 18 h et dodo à 21 max, de l'autre les bûcheuses nocturnes qui avaient passé la nuit à travailler et se douchaient aux aurores avant de s'accorder deux maigres

heures de sommeil.

Automne avait pris rapidement le rythme des bosseuses de nuit, tout simplement parce qu'en plus de ses cours, elle travaillait souvent en fin de journée et ne pouvait véritablement étudier qu'après 22 h. Sa bourse suffisait à peine à payer la chambre. Ses grands-parents ne pouvaient pas vraiment l'aider et, depuis 1971, date des « événements », ils étaient sa seule famille, dans le sens habituel que l'on entend par famille, à savoir des personnes sur qui l'on peut compter, qui nous aiment et que nous aimons.

Équipière au Mc Do de la rue Sainte-Catherine fut donc le premier job bordelais d'Automne décroché début octobre 1984. Tout au long des neuf mois de sa première année, elle y enchaîna les contrats courts renouvelés à la pelle sans aucune anticipation possible. Elle avait mis de côté ses états d'âme vis-à-vis de ce temple consumériste et servait sans dégoût les menus racoleurs qui offraient toujours plus de boissons et de burgers. Seule l'odeur de friture persistante avait fini par avoir raison de ses longs cheveux châains : ce fut donc une Automne aux cheveux étrangement courts, étranges car ils ne repoussaient pas, qui retourna passer l'été 85, son premier été postbac, à La Montaignerie en Charente, chez ses grands-parents.

Là-bas, l'odeur vivace de friture mit encore du temps à quitter ses vêtements, finalement vaincue par les lessives séchées au soleil de l'été. Avec nettement plus de bonheur, ses tee-shirts s'imprégnèrent d'une nouvelle odeur, celle de l'herbe des longs jours de repos que son travail saisonnier à l'agence bancaire de la ville lui permettait et qu'Automne passait sur la pelouse humide de la piscine municipale à potasser son droit civil.

C'est avec cette douce odeur d'herbe et de chlore qu'Automne réaménagea rue Ligier en septembre 1985 pour sa deuxième année, aguerrie et forte de ses bons résultats de première année. En matière de classement, elle n'avait rien à envier, loin de là, à ses futures consœurs en *Mini Austin* et carré *Hermès*.

Grâce aux petites annonces du bureau universitaire, elle trouva dès la rentrée quelques cours de français à donner, même si les parents bordelais préféraient de beaucoup investir en cours de maths. Pour être autonome financièrement, elle fit également en 1985 un nombre incalculable de baby-sittings les week-ends et de gardes d'enfants les mercredis après-midi où elle n'avait pas cours, ainsi que pendant toutes les vacances scolaires, sauf la semaine de Noël qu'elle passa chez